

JEAN FORTON

DU MÊME AUTEUR

Le Terrain vague. Pierre Seghers, 1951.

La Fuite. Gallimard, 1954.

L'Herbe haute. Gallimard, 1955.

L'Oncle Léon. Gallimard, 1956.

Cantemerle. Gallimard, 1957.

La Cendre aux yeux. Gallimard, 1957.

Réédition Le dilettante, 2009.

Le Grand Mal. Gallimard, 1959.

L'Épingle du jeu. Gallimard, 1960.

Réédition L'Imaginaire, 2001.

Les Sables mouvants. Gallimard, 1966.

Réédition Le dilettante, 1997.

L'Enfant roi. Le dilettante, 1995.

Pour passer le temps. Finitude, 2002.] (recueils de nouvelles repris
Jours de chaleur. Finitude, 2003.] dans le présent volume)

Sainte Famille. Finitude, 2009.

La vraie vie est ailleurs. Le dilettante, 2012.

Toutes les
nouvelles



finitude
2013

Le présent recueil est constitué des nouvelles publiées dans Pour passer le temps (2002) et dans Jours de chaleur (2003), auxquelles ont été ajoutés trois inédits.

Le vieux monsieur

LA MUNICIPALITÉ continue ses ravages. Par grands pans poussiéreux des rues entières s'effondrent. De gracieuses façades Louis XV se fissurent et croulent d'un bloc. Les pelles mécaniques s'acharnent, fouillent, raclent. Le vacarme est intense, cela sent la cave humide, les vieux cabinets. D'un nuage crayeux surgissent de sordides décombres, des visions de misère et d'existences tristes, de cours jusque-là sans soleil, d'escaliers dressés sur le vide.

Nul passant ne prête attention à ce carnage. Chacun vaque à ses affaires, indifférent à pareille agonie. Depuis longtemps ceux qui habitèrent là ont été relogés. Les voilà dispersés, résignés. Aucun apparemment n'est venu savourer ce morbide spectacle. Et peut-être suis-je seul à éprouver quelque mélancolie.

Mais non. Un vieux monsieur très digne contemple d'un œil consterné le trou béant où s'élevait sans doute son logis. Le regard bleu semble embué, la main tremble sur le pommeau d'une canne. Son visage se veut impassible, mais le drame qu'il masque est trop profond pour qu'on ne l'y devine point. J'imagine fort bien : c'est là qu'il est né. Sa mère était plutôt jolie, mais sans fortune, son père l'avait épousée par amour. En ce temps les mariages d'amour étaient rares, et le modeste foyer semblait comme auréolé d'une joie permanente.

On y chantait du matin au soir, on y respirait des odeurs de tartes et de beignets aux pommes. Puis vint la guerre, et le père fut tué. Alors ce furent les jours noirs, la mère vieillie et courageuse qui ravaude et s'use les yeux sur des travaux de couture, et dont la seule joie désormais se concentre sur son grand fils. Et le fait est que le vieux monsieur fut un fils exemplaire. Il n'allait au café qu'une fois par semaine, et dès qu'il fut en âge il entra à la mairie comme commis aux écritures. D'échelon en échelon, c'est là qu'il a conquis cet air digne et un tantinet trop raide qui le fait prendre pour quelque militaire en retraite, et aussi les palmes académiques. Il se souvient. Il se souvient. Son visage impassible trahit la gravité de sa remembrance. Il y eut de nouveau la guerre, et son mariage. Une demoiselle Moncussec, des vins fins, mais de la branche cadette, celle qui ne possède rien, hors son nom. N'empêche. Un mariage d'inclination. On fit le voyage de noce à Soulac, un dimanche. Puis le soir on rentra dans le vieil appartement qui désormais retrouva comme un air de jeunesse. Point d'enfants, point de vacances, mais des jours calmes, des années paisibles, les veillées autour du Mirus, à lire le journal, le rôti du dimanche et la bouteille de Médoc,

la vieille maman qui trépassa entourée de l'affection des siens, la tapisserie du salon que l'on renouvelle, un chat que l'on recueille. Et de nouveau les heures noires, l'épouse blanchie que ronge un cancer, et qui meurt. Cependant vous restent les souvenirs, les meubles tant chéris, la maison... La maison, surtout, havre immuable où flotte à jamais ce mélancolique parfum des bonheurs enfuis...

Le vieux monsieur furtivement essuie une larme. Je m'approche. Tant de dignité m'étreint le cœur.

— Pardonnez mon indiscretion, Monsieur, mais sans doute était-ce là votre maison ?

— Ma maison ? Point du tout, Monsieur. C'était un bordel. Ah, sans me vanter, je peux dire que j'y ai passé du bon temps... Je me souviens d'une certaine Priscila... Une négresse... Avec des seins comme des aubergines... On l'avait pour cent sous, à l'époque... Je vous parle d'il y a longtemps... C'était en 19... Ou en 19... En tout cas bien avant la guerre... J'étais encore un tout jeune homme, je n'avais pas dix-sept ans... Eh bien figurez-vous que pour cent sous cette Priscila a eu mon pucelage... Pour cent sous, Monsieur... On savait s'amuser, à l'époque... Je me rappelle aussi une certaine Anouchca, une rouquine énorme... Et les deux Pétoise, des sœurs jumelles... Nous y allions en bande... Quelle jeunesse, Monsieur ! Quelle saine gaieté !... Ah, j'en suis tout remué, je l'avoue... J'en ai les larmes aux yeux. C'était le bon temps.